

Hommage à Henri Burin des Roziers – Annecy le dimanche 14 janvier 2018

Témoignage de Claude Billot- Militant du Comité Vérité Justice

C'est en 1973 à Besançon, au cours du conflit LIP que j'ai entendu parler la 1^{ère} fois de Henri. Plusieurs membres de ma famille dont mon père travaillaient dans la manufacture, tous fortement impliqués dans le conflit. Au titre de la solidarité je vendais des montres sauvages dans l'enceinte de l'usine.

Je garde un souvenir très vivace de la journée du 22 ou 23 mai 1973 : Le conflit LIP fait la une de l'actualité. L'atmosphère est effervescente. Une foule considérable vient acheter la production des LIP. Une radio branchée sur Europe1 débite à flots continus les dernières nouvelles. Les salariés -et avec eux tout le pays -sont attentifs aux développements de l'affaire LIP. Dans la journée, un message d'information du genre :

« A Annecy, des membres du Comité Vérité Justice ont envahi le commissariat central pour réclamer des comptes à la police à propos de la mort d'un clochard au Semnoz. La police a chargé. Au cours des échauffourées, un dominicain Henri Burin des Roziers, a été assommé et est ressorti ensanglanté du commissariat (...) »

Jean Raguénès, dominicain, PO (Prêtre-Ouvrier) dans l'entreprise LIP et grand ami de Henri est présent. Ils ont quitté ensemble deux ans plus tôt l'aumônerie universitaire de la fac de droit et Sciences-Eco d'Assas à Paris et sont venus travailler à Besançon comme prêtres-ouvriers. Henri travaillera une quinzaine comme intérimaire chez LIP puis dans d'autres entreprises bisontines avant de gagner Annecy en 1971.

Jean s'esclaffe et raconte à l'assistance les détails de l'affaire des clochards. Et puis lance à mon adresse : **« toi qui est nommé à Annecy, il te faut absolument rencontrer Henri. »**

Quatre mois plus tard, début octobre, je débarque à Annecy où je ne connais personne. Je me rends à la cité administrative où sont hébergés les services de la DDASS. A l'étage, le bureau de Henri. Je suis en présence d'un quadragénaire au profil avantageux, au sourire très doux et si bienveillant. Je me présente. A peine j'ai prononcé le nom de Jean Raguénès que le visage de Henri s'éclaire, s'illumine. Il lève les bras avec ce geste d'accueil inimitable et si particulier qui le caractérise. Je suis adoubé. Comme cet accueil fait du bien. Bien sûr j'en ignore tous les bienfaits à venir...

L'AMITIÉ

J'ai vite éprouvé une immense sympathie pour cet homme qui semblait posséder tous les talents.

L'amitié était un vecteur incontournable de l'action de Henri. A Annecy je ne connais personne. Henri m'emmène chez ses amis : les familles Bunoz, Baldas, Viret... Très vite je me fais des amis

Le "COMITÉ VÉRITÉ JUSTICE" d'ANNECY,

A sa pressante invite, et Henri savait être pressant, je suis rentré au Comité Vérité Justice (CVJ) d'Annecy comme aspiré, aimanté par son magnétisme et son charisme. Le CVJ s'était créé 6 mois plus tôt, pour dénoncer la mort scandaleuse d'un clochard, déporté et abandonné en montagne dans la neige par la police et retrouvé mort de froid.

HENRI : UN MILITANT TOTAL

Henri travaille alors à la DDASS où il s'est fait embaucher en 1971, tout au bas de l'échelle, lui le docteur en droit, comme "auxiliaire de bureau". En réalité il fait un travail d'inspecteur. Il vérifie l'attribution des logements HLM jusque là, très partielle et faite quasi-exclusivement à des français. Il visite l'habitat insalubre et principalement l'habitat migrant de la vallée de l'Arve. La législation en vigueur est très bien faite mais rarement appliquée. Il dresse des procès-verbaux toujours remarquablement documentés : Henri n'affirme rien qui ne soit dûment vérifié. Le directeur de la DDASS Gérard Peterschmitt qui a embauché Henri en toute connaissance et le couvre, signe. Les dossiers arrivent chez le préfet, qui ne peut que constater la parfaite légalité des procédures. Ce dernier transmet les dossiers à la justice qui sanctionne à minima. En fait elle sanctionne le plus souvent... en dessous des minimas. Les patrons-décolleteurs sont furieux des condamnations, et font pression sur le préfet. Ils préfèrent souvent payer les amendes plutôt que se mettre en conformité...

Le travail de Henri et l'action militante se confondent, se prolongent. Dans sa 4L bleue, Henri sillonne le département. Il travaille en étroite relation avec les associations de défense militantes : Association des Gens du voyage, AACFA (Association de Coopération Franco-Algérienne), les ASTI qui toutes font un travail formidable. Les militants lui signalent les galetas où croupissent les migrants, parfois même dans l'huile, à côté des machines. Parfois, pour échapper à la vigilance de patrons négriers il inspecte les logements insalubres la nuit. Il visite aussi les gens du voyage.

L'action militante et professionnelle de Henri –la DDASS, Gérard Peterschmitt le directeur et J. C. Farez son adjoint soutiennent à fond- et celle des militants aboutissent à la création de l'ALAP – Annecy Accueil Promotion qui regroupera jusqu'à une cinquantaine de travailleurs sociaux- et à l'ouverture de foyers de migrants à La Roche sur Foron, à Scionzier, à Marnaz, à Rumilly.

Henri milite à la CFDT (J. C. Lalliard est alors permanent de l'UD), et au CVJ dont il est un élément moteur avec Jacques Coly, Michel Téchené, André Buno, Paul Viret, Georges Voix, Odette Degrange, Simone Novat, le Dr Bermond, Odile Martin, Michel Marin, Ignace Virzi et tant d'autres militants admirables –pardon de ne pouvoir tous les citer-.

Les violences policières, les actes racistes sont nombreux. Le CVJ dénonce l'affaire des clochards, puis les scandales de la clinique d'Argonay (1974) qui aboutit à un procès retentissant couvert par la presse nationale où nous sommes relaxés de l'accusation qui nous est faite au motif que nous sommes de bons diffamateurs.

Véritable éminence grise de l'action militante locale, Henri déploie une activité inlassable. En haut lieu (préfet et évêque !...), son action dérange... Henri joue un rôle moteur dans l'affaire des Bucherons de Thorens. Ce sont des militants de Chambéry qui les premiers ont dénoncé le scandale. Henri dira plus tard que ces luttes préfiguraient celles qu'il aura à mener des années après au Brésil, et à une échelle gigantesque, contre le travail esclave.

Juste avant de quitter la Haute-Savoie, Henri est révolté en 1978 du sort fait à une famille d'éleveurs locaux, la famille Métral acculée à une faillite dramatique par une multinationale prédatrice, la Wessafic. Au prix d'un labeur inlassable – il travaille d'arrache-pied jusqu'à sa dernière nuit annécienne-, et avec l'aide militante à la famille, du comité de soutien, il apporte une aide juridique déterminante qui permettra à ce couple de relever la tête.

« Je ne **SUPPORTE** pas l'**INJUSTICE** »

Pourvu d'une immense aisance naturelle, bon vivant, il n'y avait pourtant aucune futilité dans sa vie. Henri ne mange jamais chez lui, court d'une famille militante à l'autre, s'invite toujours à l'improviste, est toujours remarquablement informé. Il allait droit à l'essentiel : jamais rien de banal dans son discours. Ses préoccupations avaient toujours à voir avec l'injustice. « *Je ne supporte pas l'injustice* » répétait-il à l'envi.

Il habitait 10, Rampe du Château -sous les soubassements du Château- dans un meublé au confort spartiate dépourvu de commodités. Il possédait une clef de son appartement où il venait prendre une douche à l'improviste. L'exiguïté de son logement ne l'empêchait pas d'héberger ponctuellement un clochard lubrique et alcoolique, Loulou, témoin principal dans l'affaire des clochards d'Annecy.

Ça n'est pas rien que d'accueillir dans son intérieur un clochard : l'odeur de cloche, ce mélange bouleversant et pathétique d'odeur de vin, de sueur, de transpiration, de rue tout simplement qui dit tant la misère. Loulou est un grand séducteur qui joue à Henri des tours que d'autres qualifieraient de pendables. Il réclame aux bouchers des abats pour un chien qu'il n'a pas. En réalité les abats lui sont destinés. Un jour il fait griller des rognons et met le feu aux rideaux du meublé de Henri. Jamais Henri ne portera le moindre jugement.

Loulou exerce une certaine fascination sur Henri qui le vit comme un être libre. Dans l'affaire des clochards, il est le témoin principal. Henri fait souvent remarquer que dans ses dépositions contre la police jamais Loulou ne se rétractera. Le clochard accuse la police de l'avoir emmené au Semnoz avec un compagnon et de lui avoir volé 175 francs. Loulou porte plainte contre elle! Le juge d'instruction prononce un non-lieu, comme si le fait d'être alcoolique rendait menteur.

Henri était sensible au sort fait par la société aux exclus, aux plus fragiles d'entre nous : migrants, gitans, gens du voyage, marginaux de tout poil... Dans une lettre de 1972 adressée à ses parents il écrit :

« *Je me suis déjà fait cambrioler deux fois par des voisins marginaux qui sont mes amis par ailleurs. Ce n'est pas grave. Et de toute façon, ils n'ont presque rien pour vivre si bien que ce n'est pas du tout du vol, mais une sorte de rétablissement de justice* »

Force paisible, d'une intransigeance tranquille, il fustigeait l'impérialisme et toute vilénie.

Travailleur infatigable, il m'a appris à tout vérifier, à ne rien affirmer qui ne soit dûment vérifié, que la Vérité est aussi un socle sans égal sur lequel s'appuyer. D'une ténacité implacable, il avait une foi à soulever les montagnes. Et parfois, face à des causes qui paraissaient désespérées, il les soulevait réellement

Henri ne laissait rien passer, rien ! Ça commençait par les petites choses :

La PAROLE DOUCE de L'HOMME FORT

Nous skions dans les Alpes : L'affluence est nombreuse, l'attente aux remontées mécaniques grande. Un homme grille la politesse, nous passe devant :

Le sourire malicieux, enjoué, Henri entreprend de parfaire l'éducation de l'individu :

Henri : « *Quelle belle journée !* »

L'homme fonce tête baissée dans la brèche pensant l'affaire dans le sac : « *journee splendide en effet !* »

Henri mène l'échange et l'autre fait l'essuie-glace en fond de cours : « *Quelle foule nombreuse !*

- *Oui une foule considérable !* »

- *Henri :... Quel dommage que l'attente soit si longue!...* »

Le gars jette alentours un regard inquiet, commence à flairer le roussi, se demande si c'est lard ou cochon. La voix se fait plus hésitante, traduit l'inquiétude:

- « *oh! oui,... l'attente est trop grande...* »

Quand l'impudent a bien mijoté, est cuit à point, Henri, malicieux, porte l'estocade et assène le coup de grâce :

- « *Et puis des personnes passent devant les autres...* »

Le gars est cramoisi derrière son bronzage. Je suis aux anges. Jamais Henri ne s'est départi de son flegme, n'a quitté la parole douce de l'homme fort.

HOMME LIBRE, PORTE-PAROLE des SANS VOIX

Vers 1976, Henri commence à se sentir à l'étroit en Haute-Savoie. Le grand évêque brésilien, Tomás Balduino un des fondateurs de la CPT (Commission Pastorale de la Terre) et théologien de la libération fait une conférence en France. A l'image de tout le Cône Sud, le Brésil connaît une dictature implacable. Tomás déclare « *Aujourd'hui vivre l'Evangile se paie très cher* ». La phrase fait son chemin et Henri décide de gagner le Brésil où il restera 35 ans.

Fin 1978, il quitte son meublé. Je réalise alors son dénuement. Je l'aide à faire son "déménagement". Les guillemets sont de mise car Henri possède en propre quelques vêtements, deux paires de drap qu'il me demande de porter à une amie dans le besoin, quelques livres offerts très nominativement (un livre de Henri Miller qui traitait du problème du suicide a été offert à une famille dont l'enfant s'était suicidé).

Henri me charge de jeter à la décharge municipale toutes ses archives. - il le regrettera amèrement par la suite !!!- Il ajoute péremptoire : "Sans regarder". Je m'exécute. Au moment de verser dans la pente les précieux papiers, une lettre manuscrite attire mon attention : c'est une supplique pathétique de Mme Thevenin à l'adresse de Henri pour établir la vérité : son fils, un garçon un peu turbulent a été conduit dans un commissariat à Chambéry et en est ressorti, mort, quelques heures plus tard.

Henri est parti avec une simple valise. Ça m'avait beaucoup ému et j'ai alors compris ce qu'être libre voulait dire.

DURA LEX, SED LEX (La Loi est dure, mais c'est la Loi)

Henri avait son lot de contempteurs...

Vers 1975, nous skions en haute montagne, sous l'Aiguille Verte. Au bas des pistes un homme reconnaît Henri et, l'œil noir, courroucé, l'apostrophe : la voix est cuivrée, l'individu est hors de lui « *Ah ! j vous reconnais, le p'tit inspecteur de la DDASS. N'avez pas intérêt à vous retrouver à côté de moi sur le glacier, j vous fous dans une crevasse...* »

C'est un patron décolleteur de la vallée de l'Arve qui loge des Travailleurs migrants dans des taudis. Henri a relevé des infractions à la législation en vigueur, a fait un rapport précis. La justice a sanctionné.

Henri ne répond pas à la provocation et rit de bon cœur ; il m'intime de ne pas intervenir. Des deux, je suis le plus perturbé de l'algarade. Détendu, sans jamais se départir d'un sourire ingénu Henri fait montre de sa supériorité morale. L'autre enrage...

Ses CHOIX de VIE - VÉRITÉ-JUSTICE, QUOI QU'IL EN COÛTE

Qu'est ce qui a fait qu'un homme qui disposait de multiples atouts : beauté, intelligence, relations familiales, force de vie et force mentale exceptionnelles, courage et témérités extrêmes, immense charisme, s'engage au service

des plus pauvres, renonce aux biens matériels et à fonder une famille ? Il a souvent expliqué pourquoi il était partisan du célibat des prêtres : pour rester entièrement disponible aux autres. Il disposait d'un charme auquel plus d'une jeune femme eût été sensible. Il plaisait et faisait mine d'en rien voir. Il aurait pu avoir une épouse, une progéniture. Il adorait les enfants et était adoré d'eux. Il était un merveilleux compagnon de jeu des rejetons des militants ! : joueur, facétieux, il excellait en faux ingénu. Attentif, disponible, il ne magnétisait pas les seuls adultes. Pour lui la vérité était un absolu et il fallait la servir.

La CAPACITÉ d'ÉMERVEILLEMENT

L'ami avait une capacité rare à s'émerveiller. Il possédait la fibre poétique, cette aptitude singulière à s'extasier face aux beautés de la nature, un bel arbre, une fleur délicate de préférence sauvage et des champs, une voix mélodieuse, le chant des hommes, un beau paysage, la montagne qu'il aimait tant et qu'il avait pratiquée avec des amis chers, l'innocence d'un enfant... C'était un chanfre de la création.

Cette capacité d'émerveillement se retrouvait dans son approche des autres, ses multiples amitiés, ses relations. Dans son vocabulaire le qualificatif "*merveilleux*" était le plus courant. Il revenait à foison dans son expression : « *Xavier est un être merveilleux, Régis est un être merveilleux, Didier est un être merveilleux, François est un être merveilleux, Aninha est une femme merveilleuse, ton épouse Anne est merveilleuse, ta fille Tiphaine est merveilleuse...* ». Il n'avait pas son pareil pour repérer les richesses d'un être estimable, distinguer son courage, son engagement, ses valeurs de vie. Il voyait toujours chez l'autre ce qu'il avait de meilleur. Sa relation aux autres était incomparable, ses amitiés exceptionnelles.

Henri aimait à rappeler qu'il était dominicain, qu'il avait choisi cet ordre pour la grande liberté qui y règne et qu'il appartenait à un ordre de Frères Prêcheurs. Il avait aussi une âme contemplative et possédait, tel François d'Assise, un authentique angélisme très franciscain.

Sa FORCE MENTALE

Henri avait une formidable assise. Il était à l'aise partout. Son attitude était strictement la même quel que fût son interlocuteur. Il avait un très gros mental, toujours habité d'un optimisme foncier. Je lui ai souvent envié la force qui l'habitait, ce moral inoxydable. Jamais accablé, rien ne semblait l'atteindre. Il restait souriant et jamais défait en dépit des épreuves extrêmes qu'il eût à vivre. C'était un homme confiant et serein.

Sa grande force de caractère allait se révéler encore plus ses dernières années de vie, lorsque l'homme d'action fût réduit par les handicaps à l'inaction physique dans un fauteuil roulant. Il balayait l'obstacle d'un revers de la main : « *tout ça n'est rien affirmait-il* ». Sa gaité, et c'est remarquable, n'en fût nullement altérée. Henri avait une exceptionnelle capacité d'acceptation et de sublimation. L'idée de la mort le faisait s'esclaffer. Il en plaisantait encore juste avant sa disparition. Elle ne lui faisait surtout pas peur...

Et puisqu'il faut conclure... son HERITAGE

Pour lui la vérité était indivisible et il fallait la servir avec obstination. "Vérité, justice quoi qu'il en coûte". Sans gesticulations, avec une colère révoltée parfois, sans céder à la griserie des mots, il s'est engagé tout entier, à corps perdu, dans l'aventure militante et humaine. Il ignorait la gravité du sermon et la sentence du prêche. Il était constamment en éveil.

Henri était un formidable homme d'action d'une intransigeance obstinée. A sa remorque, tachant péniblement de le suivre, il nous agissait tous. Il n'avait pas son pareil pour conscientiser, conduire une lutte, populariser, animer, dynamiser, créer des réseaux. Toujours ouvert aux autres, cheminant au gré des compagnonnages, extraordinaire producteur de lien, il incarnait le meilleur dont l'homme est capable. L'amitié partagée à foison, a été une composante essentielle de son action. Ni missionnaire, ni redresseur de torts, il lui importait d'avancer ensemble avec la dimension du politique. Qu'on ne s'y trompe pas, Henri était politisé : il était soucieux de changer les rapports sociaux d'exploitation pour permettre à chacun d'être acteur de sa vie et accéder à la liberté intérieure. S'il était la compassion personnalisée, il dénonçait l'injustice en termes politiques : à quoi bon charité sans justice !

Henri était révolté par l'injustice, mais ça n'en faisait pas un révolté. Il était agi par l'espérance chrétienne et

ça n'en faisait pas, strictement, un homme d'église.

Homme de paix et de fraternité, il faisait toujours appel à notre meilleure part d'humanité. Il vivait dépouillé de tous biens matériels, tout tenait dans sa chambre. Il était libre.

Toujours gai et farceur, il m'appelait plusieurs fois par semaine, le matin vers 8h. Ses appels étaient autant de rayons de soleil. Il m'en imposait. Il a été pour moi un père spirituel. Ce fût une grande chance d'avoir croisé son chemin

Il était un homme à part, un assoiffé de justice. Pour lui la vérité était un coin, qu'il fallait patiemment enfoncer. Il possédait l'intériorité qui soulève le monde.

Il est parti rassasié de vie au soir d'une existence lumineuse. Il a creusé des sillons, semé partout des graines qui vont éclore. Henri portait aux exploités une compassion extrême. Il aura aimé, beaucoup aimé. Il représentait la quintessence de la bonté. Il nous laisse un héritage fabuleux. Nous sommes remplis de sa force

Nous l'avons reconnu : il est vivant.

Claude Billot